Document généré le 24 avr. 2024 15:28

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Un fleuve d'oiseaux

Pierre Morency

Numéro 14, juin–juillet–août 1984

Un fleuve à lire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20188ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Morency, P. (1984). Un fleuve d'oiseaux. *Nuit blanche*, (14), 49–49.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

un fleuve d'oiseaux

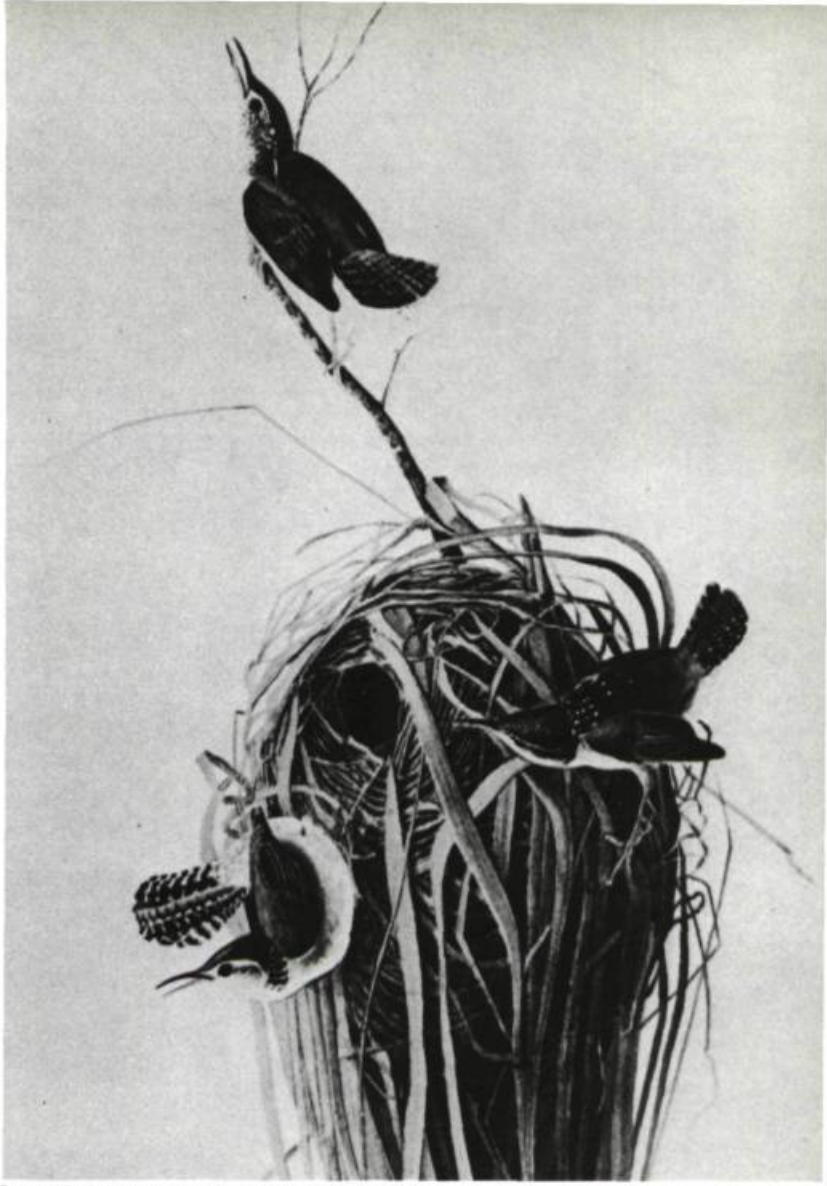
Le plus clair de l'été, je le passe au bord d'une batture, à l'île d'Orléans, en face du cap Tourmente. Il y a un vaste marécage où viennent les marées; il y a aussi des arbres, des buissons, des plantes, un pâturage, quelques bêtes sauvages et beaucoup d'oiseaux. Là je vivrais bien une éternité à l'instar de ce moine allemand qui s'égara, dit-on, trois siècles durant dans une immense forêt où le chant d'un seul oiseau le fascina pendant cent ans!

Si mes avrils résonnent de l'incessante jacasserie des Oies blanches, de la plainte du Kildir, du gai clairon du Merle, du remue-ménage des canards et des bécasseaux; si les mois de mai gazouillent avec les hirondelles, sifflent avec les pinsons, vibrent du chant allègre des fauvettes, les mois de juin, eux, étincellent, exultent, se chargent de toutes les joies, de tous les envoûtements. Qu'il me suffise de vous raconter l'expérience d'une seule matinée de la mi-juin.

L'aurore va venir, mais déjà, depuis une demi-heure, le Pioui de l'Est, dans l'érablière en contre-haut, offre les trois phrases de son chant nocturne. En même temps, l'Hirondelle bicolore, posée sur le toit vert de sa maisonnette, déroule un grésillement ininterrompu, inconnu des dormeurs. Quand le ciel s'allume, le grand concert naturel se répand tout autour de la maison. C'est le rire fou du Pic flamboyant, la clameur du turbulent Moucherolle huppé, les notes vives de la Fauvette masquée et de la Fauvette à croupion jaune. Puis c'est un Pic chevelu qui vient tambouriner sur le poteau de téléphone, c'est la Fauvette flamboyante qui virevolte dans le grand frêne en perçant l'air de son chant pointu, c'est le Pinson à gorge blanche qui polissonne avec le petit Frédéric! Un miaulement, un vol furtif dans les aubépines et, sur la branche la plus basse du cèdre, le Moqueur chat s'embrouille dans son chant désordonné, pendant qu'au pied de l'arbre, l'aiguille de son bec fouillant le coeur d'une ancolie, bourdonne un Colibri à gorge rubis.

Du haut des airs soudain une plainte bêlante s'épanouit. C'est le mâle de la Bécassine qui chevrote alors qu'au sol, dans le cirpe de la batture, la femelle le convie.

Voici enfin le premier passage du Busard des marais qui ondule au-dessus des herbes. Un sifflet d'alerte retentit dans les saules et un commando de Carouges entoure l'oiseau de proie, le



Le troglodyte des marais par J.J. Audubon

houspille jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. L'attaque n'a même pas fait bouger les deux Grands Hérons qui pêchent placidement là-bas sur la ligne du jusant. Le Râle jaune, lui, si farouche, tapi au fond du marécage, va recommencer à frapper l'un contre l'autre, on dirait, deux cailloux légers. C'est là sa manière étrange de chanter.

Je n'oublierai pas le «fiou» d'alarme et la musique chuintante de la Grive fauve dans le bois d'aulnes, le crescendo puissant de la Fauvette couronnée à fleur de terre parmi les érables, la fuite crépitante du Martin pêcheur qui a vu là-haut, loin au-dessus de tout, planer la buse à l'oeil efficace.

C'est ici, au bord de cette batture, que pour moi tout a commencé et qu'un jour, peut-être, tout finira. Pour cela et parce que les fleuves coulent inexorablement, il faudrait vous faire entendre les oiseaux qui ensoleillent ma vie, la parsemant de hasards fertiles, de toutes les musiques. Ce sont les visiteurs d'un monde d'où nous avons été exilés et dont si désespérément nous tentons de nous rapprocher. ■

Pierre Morency

Busard des marais
Dessin de Jacques Bédard